



Mercredi

3

OCTOBRE

St Gérard

Octobre 10<sup>e</sup> mois. 31 jours. Les jours diminuent: le matin, de 9 m.; le soir, de 13 minutes.

Le soleil se lève à 6 h. 54 et se couche à 18 h. 25; la durée du jour est de 11 h. 31 le 3 octobre et de 11 h. 17 le dimanche suivant 7 octobre.

La lune se lève à 19 h. 26 et se couche à 10 h. 23.

Dernier quartier le 7 octobre à 23 h. 14.

Température moyenne: 11°6.

Fêtes à souhaiter dans la semaine: jeudi, saint François; vendredi, saint Placide; samedi, saint Bruno; dimanche, saint Serge; lundi, sainte Brigitte; mardi, saint Denis.

Octobre a pour origine *october* (du latin *huit*), parce qu'il était le huitième mois romain. Il fut longtemps consacré à Mars et est encore le mois des vendanges dans notre pays.

## LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DU 23 AU 29 SEPTEMBRE 1917

Le 24 septembre, sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont attaqué nos tranchées au nord du bois le Chaume sur une étendue de deux kilomètres environ. Menée par quatre bataillons, l'attaque a été désorganisée par nos feux. Dans quelques éléments de tranchées, au centre, où l'ennemi avait réussi à prendre pied, un violent combat s'est engagé qui s'est terminé à notre avantage. Au même moment, deux attaques secondaires, prononcées l'une au nord de Bezonvaux, l'autre au sud-est de Beaumont, subissaient également un sanglant échec. Au cours de l'après-midi, deux nouvelles tentatives exécutées sur les tranchées du bois le Chaume, n'ont réussi qu'à augmenter le chiffre des pertes subies par l'ennemi. Nous avons fait cent vingt et un prisonniers, dont quatre officiers.

Dans la nuit du 25 au 26, sur le front de l'Aisne, nos détachements ont exécuté avec succès deux incursions sur la ligne allemande, au sud de Cerny, au nord-ouest de Bermécourt et, en Champagne, vers Tahure.

Dans la nuit du 26 au 27, l'ennemi a attaqué au sud de l'Arbre-de-Cerny; mais il a dû, sous nos feux, regagner ses lignes.

Une seconde attaque, déclenchée le matin du 27, entre le plateau des Casemates et le plateau de Californie, a été également repoussée.

Dans la nuit du 28 au 29, en Haute-Alsace, à l'est de Seppois, nous avons réussi une incursion dans les lignes allemandes, détruit des abris et ramené du matériel.

## L'avance britannique.

Le 26, au matin, l'armée britannique a attaqué sur un front d'environ neuf kilomètres, du sud de Tower-Hamlet, à l'est de Saint-Julien. L'attaque a entièrement réussi. Au sud de la route d'Ypres à Menin, elle a permis à nos alliés d'achever la conquête de l'éperon de Tower-Hamlet et de s'emparer d'une utile organisation défensive de ces pentes, qui constituaient leur objectif.

A la droite de l'attaque principale, au nord de la route d'Ypres à Menin, les troupes ont rencontré une résistance acharnée. Les bataillons anglais et écossais ont finalement chassé l'ennemi de ses positions.

Plus au nord, les Australiens ont enlevé le reste du bois du Polygone et se sont emparés des systèmes des tranchées allemandes à l'est de ce bois qui formaient les objectifs de la jour-

née. Nos alliés ont pénétré sur 1,600 mètres de profondeur dans les lignes allemandes et pris d'assaut Zonnebek.

A la gauche de l'attaque, la ligne britannique a été avancée de 2,400 mètres en terrain dé-

fendu par des nombreuses fermes fortifiées et redoutes bétonnées.

Nos alliés sont restés maîtres de tout le terrain conquis. Ils ont fait 1,614 prisonniers, dont 48 officiers.

## PERMISSIONS ET CONGÉS

ADDITIF au Règlement général du 5 septembre 1917

Paragraphe 74. — Par exception à cette règle, sont autorisés à employer sur la totalité du parcours les trains de voyageurs de l'exploitation:

a) Les officiers, adjudants-chefs, adjudants assimilés et aspirants.

b) Les gendarmes.

c) Les sous-officiers et soldats décorés de la Légion d'honneur ou de la médaille militaire.

d) Les militaires qui bénéficient d'une permission exceptionnelle motivée par les cas de décès ou de maladie visés aux alinéas 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> du paragraphe 126 ci-dessous. Cette autorisation n'est valable que pour le voyage aller. (Additif du 19 septembre 1917 n° 24,727).

Paragraphe 126. — En raison des nouvelles obligations qui incombent aux services des transports, comme conséquence de l'extension du régime des permissions, les permissions exceptionnelles ne seront accordées que pour les cas suivants, et pour une durée strictement limitée à la cause qui les a motivées, sans que cette durée puisse excéder trois jours, délais de route non compris, aux militaires qui bénéficient de trois permissions de détente par an:

1<sup>o</sup> Aux militaires qui, devant se marier, ne préféreraient pas bénéficier des dispositions du paragraphe 133: prolongation de la permission de détente;

2<sup>o</sup> A l'occasion du décès ou de la maladie grave (mettant les jours en danger) du père, de la mère, de la femme ou de l'enfant;

3<sup>o</sup> A l'occasion du décès d'un frère, mort pour la France, ou pour aller visiter à l'hôpital un frère en danger de mort par suite de blessures reçues ou de maladies contractées aux armées;

4<sup>o</sup> A l'occasion de la naissance d'un enfant;

5<sup>o</sup> Aux militaires qui désirent se rendre dans une région libérée d'où ils sont originaires, ou qui désirent visiter des parents proches (père, mère, enfants, frère ou sœur), ou femme, ou parent éloigné, seul survivant de la famille, demeurés dans la région libérée, ou évacués sur l'intérieur ou rapatriés des pays ennemis.

Paragraphe 129. — En raison de l'accélération de la marche des trains de permissionnaires, la permission exceptionnelle ne donne pas le droit de voyager dans les trains de l'exploitation, en ce qui concerne les militaires des armées.

Toutefois, les permissions exceptionnelles, motivées par les cas de décès ou de maladie visés aux alinéas 2<sup>o</sup> ou 3<sup>o</sup> du paragraphe 126 ci-dessus, donneront aux bénéficiaires, mais pour le voyage d'aller seulement, la faculté d'emprunter les trains de l'exploitation. Mention de cette autorisation sera portée sur le titre de permission par le chef de corps. (Additif du 19 septembre 1917, n° 24,727.)

## UN GUIDE

Pour se rendre en permission ou pour en revenir, les permissionnaires ont souvent à accomplir un trajet assez compliqué.

Ils sont parfois indécis sur ce qu'ils ont à

faire: certains ont des doutes sur le jour auquel ils doivent repartir.

Pour leur faciliter les choses, le général commandant en chef vient de faire éditer un petit Guide du Permissionnaire (1).

Ce guide, tiré à trois millions d'exemplaires, sera distribué à tous les soldats sans exception; il comprend toutes les indications, tous les conseils qui peuvent être nécessaires pour se rendre en permission et en revenir dans les meilleures conditions de rapidité et de confort.

Il les renseigne sur les ressources qu'ils trouveront à leur disposition dans les gares où ils peuvent avoir à séjourner: bureaux de renseignements, dortoirs, cantines, postes de secours sanitaires, salles de repos, douches, coiffeurs, télégraphie, distractions, etc.

Ce petit guide est clair, simple, net.

Des tableaux schématiques, destinés à frapper l'imagination, le complètent très heureusement.

## UN INDICATEUR

Consulter un indicateur est toujours un problème, nous le savons tous. Mais quand il s'agit de trajets aussi compliqués que ceux que certains permissionnaires ont à accomplir pour se rendre du front chez eux ou pour en revenir, cela devient vraiment parfois une chose très difficile.

Le général Pétain a donc fait établir, à l'aide de l'indicateur des trains de permissionnaires édité par le service des chemins de fer dans la forme habituelle, un indicateur spécial rédigé pour l'usage des permissionnaires.

Ce nouvel indicateur qui s'appelle *Indicateur du Permissionnaire*, comprend en particulier les tableaux de directions. Ces tableaux indiquent les gares de correspondance et la suite des trains que les permissionnaires ont à utiliser pour se rendre chez eux ou pour en revenir. Ils sont très faciles à consulter.

Une carte spéciale très claire leur est, en plus, annexée.

L'indicateur du permissionnaire a été édité par la maison Chaix. Il sera délivré et mis en vente à partir du 8 octobre au prix modique de vingt centimes.

(1) Nous publions, d'ailleurs, dans le présent numéro, le texte complet de cette brochure.

A. M. P. qui nous a envoyé un dessin représentant un poilu et une Alsacienne, est prié de nous donner son nom et son adresse.

L'œuvre *Mon Soldat 1915* nous prie de rappeler à nos lecteurs qu'elle a transféré son siège rue Dumont-d'Urville, 20, Paris (XVI<sup>e</sup>).

Le soldat Victor CHRÉTIEN (en temps de paix mineur à Dechies, Nord) est prié, pour avoir des nouvelles de sa fille Juliette, qui avait été perdue durant la retraite de 1914, de s'adresser à M. Florent Lanckriet, caporal au ministère belge, 24, rue Saint-Michel, au Havre.



## NOS PETITS ALLIÉS

On a souvent besoin d'un plus petit que soi. Combien de fois, depuis le début de la guerre, avons-nous pu apprécier l'éternelle et universelle vérité de la morale du bon La Fontaine! Au seuil même du drame, l'héroïque sacrifice de la Belgique en a fourni une illustration saisissante. Et que dire des services éclatants rendus à la cause de la civilisation par la vaillante petite Serbie! Plus tard c'est encore une nation grande par son histoire, mais petite par sa population et son territoire, le Portugal, qui lève le premier l'étendard contre la barbarie germanique. Si les républiques de l'Amérique centrale et le Libéria évoluent dans le sillage de la grande fédération américaine, le petit Siam devance, dans l'arène, l'immense Chine. Et voici que les retardataires du Nouveau-Monde arrivent au ralliement: Costa-Rica rompt; le Pérou adresse une sommation énergique à Berlin; les Chambres argentines réclament un geste décisif; l'Uruguay, le Paraguay entrent dans la même voie.

Ainsi se groupe autour des grands champions toute une pléiade d'auxiliaires dont nous devons priser très haut le concours. La guerre actuelle n'est pas seulement une grosse partie engagée à coups de bataillons et d'obus, c'est une formidable lutte économique. C'est plus encore un gigantesque bouleversement des assises du monde. L'expérience a démontré que le système basé sur l'équilibre des forces demeurerait exposé constamment au péril redoutable des velléités d'hégémonie. La grande idée nouvelle que les combattants de la première heure avaient entrevue, mais qui a trouvé son expression définitive dans les messages du Président Wilson, est de fonder les rapports internationaux sur la collaboration au lieu de la rivalité, sur les principes de justice et d'égalité des droits au lieu de la suprématie des puissants. L'avenir dira dans quelle mesure cette conception est suscep-

tible d'application et s'il suffira, pour la réaliser, d'abattre le dogme de la force brutale dans sa forme actuelle. Ce qui est certain, c'est que la noblesse de l'inspiration devait séduire toutes les nations éprises de liberté et plus particulièrement celles dont la faiblesse est une tentation pour les convoitises sans scrupule.

Ainsi s'explique l'attraction exercée par la cause des Alliés. Rien n'en souligne mieux le caractère irréductible que la variété des effets. Ici c'est une petite république noire de la côte occidentale d'Afrique, le Libéria, fondée en 1822 par des philanthropes américains. Là, ce sont les républiques de l'Amérique centrale qui comprennent que leur sort est indissolublement lié à l'avenir de la grande route de Panama. L'entrée en scène du monde jaune obéit à la même inspiration. Des rives du golfe de Guinée au Petchili, une pensée relie les deux mondes par dessus les Océans, et cette pensée c'est que le triomphe de la cause de l'Entente peut seul assurer la libre et tranquille expansion des nations qui ne sont pas en mesure de résister aux rivalités et aux appétits.

La compréhension a été d'autant plus aisée qu'il n'est pas un seul Etat sur la planète qui n'ait éprouvé, bien avant la guerre, le péril des tendances pangermanistes. Le Libéria a voulu développer le grand rêve d'une Afrique centrale allemande dont les tentacules du Cameroun et du Togo effleuraient déjà ses frontières. Tout l'Extrême-Orient a tressailli des coups assénés par les poings gantés de fer du prince Henri de Prusse et du maréchal Waldersee. Plus sournaises, les intrigues menées dans l'Amérique latine étaient peut-être plus redoutables encore. Voilà pourquoi le monde entier a salué la victoire de la Marne comme l'aube de la délivrance.

Ne nous étonnons pas si les espoirs éveillés alors ne se sont affirmés que progressivement. Il a fallu laisser aux événements

le temps de se préciser. Prudence est mère de sûreté. Nous n'aurons garde de critiquer des réserves parfaitement justifiées dont la disparition est la consécration la plus éclatante de nos succès. Après l'Yser on pouvait douter encore. Après Verdun la lumière éclatante a lui sur le monde et la marche à l'étoile s'est précipitée.

Autant de situations différentes, autant de modalités d'intervention et de formes de concours. Nul n'est négligeable, même celui qui se limite à des facilités de ravitaillement et à un apport de main-d'œuvre. Dans une guerre d'usure, les dévouements illimités du front risqueraient de se trouver paralysés si l'effort de l'arrière n'était soutenu avec une intensité sans cesse croissante. Le Libéria nous donnera de l'huile, du café, du caoutchouc; le Siam du riz et des travailleurs; les Etats de l'Amérique centrale des métaux, du sucre, du tabac, des bois. Tous travailleront à la grande œuvre et, surtout, tous contribueront à la ruine des rêves pangermanistes.

On ne dira jamais assez l'importance du coup porté à l'ennemi par le seul fait de la ruine des marchés auxquels il avait consacré tant d'efforts. Les dirigeants allemands en ont eu la vision tardive mais parfaitement nette. Faut-il rappeler le cri d'alarme poussé par M. Ballin, le père de la flotte commerciale allemande, répété par le nouveau ministre des affaires étrangères Kuhlmann?

Quelles que soient les bases du futur régime économique, les solidarités unies pendant la guerre survivront à l'âge de fer. Ces liens seront d'autant plus étroits qu'ils ne se baseront pas sur la crainte mais sur les souvenirs des services rendus et la plus large compréhension de la communauté des intérêts.

Les petits Alliés d'aujourd'hui seront les bons clients de demain.

SAINT-BRICE





# Avez-vous eu des pressentiments ?

Les lecteurs du Bulletin des Armées se souviennent que je leur ai demandé de m'envoyer, avec tous les détails possibles, des faits de télépathie, de pressentiment, de clairvoyance, — ce que nous sommes convenus d'appeler *métapsychiques* — dont ils auraient été spectateurs, auditeurs ou témoins. J'ai reçu de très nombreuses, extrêmement intéressantes, réponses : je ne peux donc ici les relater toutes ; je me contenterai d'en signaler quelques-unes.

I. — Un capitaine d'artillerie m'écrit :  
« J'ai été frappé, le 29 août 1914, d'une balle en pleine poitrine, et laissé pour mort à 23 h. 30.  
« Cette même nuit, à la même heure, un de mes fils, âgé de quinze ans, qui dormait profondément, s'est levé, est allé réveiller ma femme et lui a dit : « Maman, papa est blessé ; mais il n'est pas mort ! »

II. — Un officier d'infanterie m'écrit ceci, qu'il me prie de ne pas divulguer complètement. Je change donc les dates, les noms des localités et du régiment.

« Un officier A. est atteint, dans une attaque, d'une balle aux deux bras et quitte la ligne pour se faire panser à l'arrière. Le soir, il manqua à l'appel, et, comme on ne le retrouva pas dans les ambulances, il fut porté comme disparu.

« Le bataillon, quinze jours après, revint au même secteur où la ligne avait été portée en avant, grâce au combat précédent, de 3 kilomètres. Dans la nuit qui suivit le retour du bataillon, un ami intime de A. que nous appellerons B. eut un rêve étrange. Il vit A. dans le fond d'un trou d'obus, au bord d'un chemin creux, au pied d'un saule. A. agonisait et lui reprochait vivement de laisser ainsi sans secours son meilleur ami.

« B. officier froid, calme, presque sceptique, était obsédé par son rêve. Il alla l'avouer à son colonel, C. qui ne le prit pas au sérieux d'abord, puis, par complaisance, et pour en finir, accorda une courte permission à B. pour faire une enquête dans le chemin en question. B. y arriva. Il retrouva le cadre de son rêve. Au pied du saule, une baguette avec l'indication que deux soldats français étaient ensevelis là. En faisant l'exhumation B. retrouva la dépouille de son ami, parfaitement identifiable à diverses particularités de l'uniforme. L'inhumation remontait à quinze jours.

« Or, B. ne connaissait en aucune façon les infirmiers chargés d'inhumer le cadavre. »  
Il s'agit là d'un des cas les plus intéressants qui aient encore été rapportés dans les annales de la science. Ce n'est pas une prémonition, puisque le rêve est postérieur à la mort de A. C'est ce que je proposerai d'appeler une *monition*, c'est-à-dire un aver-

tissement, une indication, qui semble vraiment résulter d'une intelligence indépendante de celle du rêveur.

III. — Un sergent du génie m'écrit :  
« Au début d'avril 1916, j'étais caporal, au repos dans la région de Verdun, avec ma compagnie à 5 ou 6 kilomètres des lignes.  
« Nous étions chargés d'extraire de la pierre en bordure d'une grande route. Toute la journée j'avais laissé, selon mon habitude, mon casque et ma capote accrochés à un arbre de l'autre côté de la route, près de l'endroit où je versais la pierre... Les abords de notre carrière avaient été depuis plusieurs jours marmités, mais ce jour-là tout semblait calme.

« Vers trois heures, sans qu'aucune raison apparente m'obligeât de le faire, au moment de la journée où j'avais le plus chaud, je décroche mon casque que je mets sur ma tête la grenade à l'envers, c'est-à-dire par derrière, comme je l'avais vu faire à certains chauffeurs. Ce geste, je le fis intentionnellement, en pleine conscience, bien que cette façon de me coiffer n'entrât pas dans mes habitudes. Cela fait, ma brouette étant vidée, je traversai la route et m'en revins auprès de mes camarades. Tout à coup, sans pouvoir m'expliquer le pourquoi, j'éprouvai l'impression que je devais me baisser. Je m'accroupis sur ma brouette en disant à l'un de mes camarades de chantier : « ... B... tu devrais mettre ton casque. »

B..., un grand gaillard qui ne craignait ni Dieu ni diable se retourne en riant, plaisantant en sourdine un de nos sergents dont la peur était proverbiale, mais qui n'en faisait pas moins son métier... B... était sur un banc de pierre un peu au-dessous de moi. Tout en plaisantant il prit son casque que lui tendait un de nos camarades placé sur le banc au-dessus. Comme il le prenait, un obus éclate sur la route (le premier de la journée), à l'endroit même que je venais de quitter, se brisant en mille miettes sur la route très dure, tuant B... d'un éclat qui lui traversa la tête, entrant par le front, et sortant par derrière, à l'instant même où B... se coiffait.

« J'étais toujours assis sur la brouette... Quand je revins à moi, il y avait bien du malheur autour de moi, mais j'en sortais indemne, ou presque... La grenade de mon casque, le casque, la plaque d'aluminium, le cuir étaient crevés ; l'éclat, gros comme un gros oignon, était à mes pieds... mais j'en étais quitte pour peu de chose, une bosse de la grosseur d'un œuf de pigeon sur la nuque... »

Il y aurait certainement intérêt à discuter la valeur objective de ces trois belles observations. Nous le ferons quelque jour, mais je ne veux pas trop allonger ce récit.

Pourtant, je crois donc devoir donner ce fait, emprunté à nos amis anglais.

IV. — Un notable Anglais, à Londres, M. X..., en rêve, voit deux soldats en khaki, à côté d'une pile de vêtements :

« Je comprends que ce sont ceux de mon fils John, officier faisant campagne en France. Les deux hommes prennent alors un vêtement khaki qu'ils déroulent, comme s'il avait entouré quelque chose. Le vêtement en se déroulant laisse choir une paire de très grosses chaussures, pleines de boue, qui tombent lourdement, et en même temps un objet tombe aussi par terre avec un bruit métallique. Je me dis d'abord : c'est son revolver, puis, je me reprends en disant : non, son revolver aurait fait plus de bruit. Alors je vis les deux hommes qui se mirent à rire, mais d'un mauvais rire, douloureux. Et dans mon esprit retentirent ces paroles : « John est mort et ils visitent ses bagages ! » Ces paroles ne furent pas prononcées, et je n'entendis aucune voix, mais je les conçus aussi nettement que si je les avais entendues.

« Alors je me réveillai, avec la conviction absolue que mon fils avait été tué, et quand un télégramme officiel m'apprit la nouvelle, il ne fit que confirmer un fait que je savais déjà. »

Depuis son rêve, raconté à une personne qui en rend témoignage, M. X. a appris que son fils avait été tué le 22 mai 1914 ; alors que le rêve s'est produit dans la nuit du 22 au 23 ; à peu près exactement 24 heures après la mort. Le rêve a été raconté le 23 mai... au matin à M. Y.

Il est à remarquer :  
1° Que John avait un revolver français, plus léger que le modèle anglais (ce que M. X... ignorait) ;

2° Que dans cette bataille, la boue était intense, tellement que les hommes y étaient enlisés et pouvaient à peine se servir de leurs fusils (ce que M. X... ignorait à peu près aussi) ;

3° Que depuis dix-huit mois qu'il savait son fils aux tranchées, jamais M. X... n'a eu une semblable monition, et que même au 23 mai 1914, M. X... avait quelques raisons de croire son fils hors de danger.

Et je me borne à ces quatre récits que j'ai expressément choisis parmi beaucoup d'autres, parce qu'ils sont très différents, et montrent l'extrême variété que prennent les monitions, les prémonitions, les télépathies, les clairvoyances.

Et nous serions bien reconnaissants à nos vaillants fils qui font si héroïquement leur devoir, s'ils voulaient bien nous faire les récits, aussi détaillés que possible, des monitions, prémonitions, pressentiments plus ou moins analogues qu'ils ont eus, dans le cours de leur vie accidentée et glorieuse.

Ils auront contribué ainsi à éclaircir un des problèmes les plus angoissants de notre chétive condition humaine.

CHARLES RICHTER,  
Membre de l'Institut.

## POURQUOI TE BATS-TU ?

Dialogue

DÉCOR : Le Quai d'une Gare  
PERSONNAGES : Le Faux-frère, le Poilu



LE FAUX FRÈRE (insinuant).  
Pourquoi qu'tu t'bats, dis, poilu ?

LE POILU (tout rond).  
Comment donc fair' pour n'pas se battre  
Quand des lâches vous tombent dessus,  
Qu'on est deuss et qu'y sont quatre ?  
C'était il y a trois ans, en août...  
L'gosse allait prend' ses vacances  
On s'croyait paré : cass'cou !  
V'là les Bochs ! gare à la danse !  
J'te jur' qu'on n'leur disait rien :  
A preuve qu'on n'avait pas d'arm's  
Ou pas gras... pas d'quat' cent vingt  
Et pas d'gaz et pas d'lanc' flammes.  
Foi de poilu ! on n'demandait  
Qu'à continuer sa p'tit' vie :  
Mais v'là ! v'là l'Autrich' qui fait  
Les gros œils à la Serbie.

LE FAUX FRÈRE  
La Serbie ? qu'est c'que ça t'fout  
Que l'père François y la bouffe ?

LE POILU (brave homme).  
Les Serb' c'est des gens' comm' nous  
Plus qu'y sont faibl's, plus qu'y souffrent...  
La Belgique, ell' mouff'tait point,  
Ell' était neut'r, c'qu'on appelle,  
Mais euss' l'revolver au poing,  
Y-z-y rentr'nt dans l'chou d'Bruxelles !

LE FAUX FRÈRE  
La Belgique ? qu'est-c' que ça t'fout.

LE POILU (peiné).  
Tu vas un peu fort, Auguste.  
J'suis pour la justice partout :  
L'petit vaut l'grand, comm' de juste.  
Et d'mand'leur s'y s'en foutions  
D'la Belgique', les gens' de Lille,  
Ceux d'Cambrai, ceuss de Nouvion  
Et d'Maubeuge et d'Charleville ?

Quand-y-z'entendaient, pas loin,  
L'canon tonner sur la Sambre,  
Y n'faisaient pas les malins :  
L'Boch' marchait dans l'antichambre.  
Ça y est : y descend chez nous !  
— Tu vas pas prend' sa défense  
Et m'chanter : Qu'est-c' que ça t'fout ?  
C'coup-ci, y s'agit d'la France.

LE FAUX FRÈRE (crânant).  
La Franc' !

LE POILU (bondissant).  
Ah ! non, ferme-là !  
— Ou si t'aim' mieux que j't'la ferme ?  
L'entendez-vous, c'moineau-là ?  
Ta bouch' ! tu m'gât'rais ma perme.

(Revenant sur le passé.)

Je m'disais ben, moi-z-aussi,  
(Oh ! dans l'temps, avant la guerre),  
« La France, la France, où c'est-y  
Qu'ell' log', c't'e particulière ?  
J'l'avons jamais vu' null' part :  
Y a des rich's, des prolétair's,  
Des apach's et des veinards,  
Ceux d'la ville et ceux d'la terre.  
Y a des puits d'mines, des troquets,  
Des syndicats et des urn's ;  
Y a des mair's, y a des préfets,  
Y a des blond's et y a des brun's.  
Oui ! y a d'tout un peu partout  
Des deux côtés d'la frontière,  
D'un bout du mond' à l'aut' bout,  
Et probab' qu'on est tous frères.  
Mais la Franc' où c'qu'elle est donc ?  
Encor' un' de leurs ment'ries,  
Ell' n'a pas seul'ment d'p'nom,  
A moins que ça n'soye : « Patrie ».

J'suis donc parti comm' chacun,  
Sans trop m'douter pour quoi faire,  
Avec un flingu' dans la main  
A la déclaration d'guerre.

LE FAUX FRÈRE (ironique).  
Pour un' Franc' qu'existe pas ?

LE POILU (sérieux).  
Laisse-moi finir ma tirade !  
— J'ai changé depuis qu'je m'bats.  
J'l'ai vu', la Franc', camarade.

J'ai su c'que c'était, un soir,  
A Charleroi, sur la Meuse ;  
On s'était perdu dans l'noir  
Sous un bois plein d'mitrailleurs'es.

Mon copain, un p'tit poilu,  
Un poilu sans poils, un' fille,  
L'pauv' goss', y n'en pouvait plus,  
Y r'pensait à sa famille.

« Du cran ! qu'y'y dis et t'nons l'coup ! »  
Mais v'là un 105 qui pète  
Et l'descend au fond du trou  
Ous'qu'on taillait un' bavette.

L'gamin n'était pas d'chez nous,  
De je n'sais où, dans la Marne,  
Je l'connais pas du tout,  
Pourtant, j'y ai donné un' larme.

Ça m'a tout r'tourné l'esprit...  
J'y ai fait une espèce ed'tombe,  
Et en m'en allant, j'm'ai dit :  
« C'est un p'tit Français qui tombe ! »

La France, c'est tout ça vois tu,  
C'est l'civil, c'est l'militaire,  
C'est d'abord tous les poilus  
Qui sont couchés dans la terre.

Ceux qui n'ont plus d'abatis,  
Ceux qu'ont l'portrait en compote  
Et puis les parents d'ceux-ci,  
Leurs petiot's et leurs petiot's.

C'est l'champ qu'y nous ont raffé  
Où qu'y veul'nt que nos grand-mères  
Ell' s'esquint'nt à-z-y planter  
Pour leurs gueul's des pomm's de terre.

C'est la cathédral' des rois  
Qu'y nous ont défigurée,  
C'est nos p'tit's maisons sans toit  
C'est nos grand's usin's rasées.

C'est nos pommiers j'tés à bas,  
Et qui n'auront pus d'verdure,  
Ni d'fruits, ni d'rien : tu n'sais pas  
Qu'y saignent jusqu'à la nature !

(Un temps. Puis, vengeur.)  
Est-c'que tu t'en fous d'tout ça ?  
Est-c'que tu veux qu'ça r'commence ?  
Tu m'demand' pourquoi qu'je m'bats ?  
— Pour qu'on n'voy' pus ça en France.

(Ironique.)  
Vous n'voyez pas qu'dans dix ans,  
Encor' un coup on s'laisse prendr'  
A vos sacrés boniments  
Et qu'on vous voy' redescendre.

Avec des gaz nouveau jeu,  
Des 420 à répétée,  
Des jets d'acid', des pluies de feu  
Et des microb's en tablettes ?

Et qu'y fail' encore un coup  
Qu'on loue un garni sous terre ?  
Nous en avons « marr' » pour nous  
Et surtout pour nos p'tits frères.

Pour ces p'tits gas on veut  
Un' bonn' frontièr' bien solide,  
Un toit où qu'on n'fout' pas le feu,  
Des voisins pas trop avid's.

Des voisins qu'on entend' pas  
Tirer leur sabre à toute heure...  
Et puis l'paiement des dégâts,  
Du pain avec un peu d'beurre.

La France de d'main, oui, mon vieux !  
La v'là, sans compter la gloire ;  
Mais la gloir', ell' importe peu,  
L'essentiel, c'est la victoire !

(Au faux frère.)  
V'là la réponse du poilu.  
Tu peux rentrer tes malices,  
Tu lui d'mand's : « Pourquoi t'bats-tu ? »  
Y r'pond : « Pour qu'ça finisse. »

Pour qu'ça soy' la vrai' fin,  
La vraie fin des fins, sans r'mise.  
— Tu pig's ?... Non?... tant pis ! v'là l'train.  
J'dois ma perm' à ma promise.

(Le poilu saute dans le train et le faux frère retourne au pays neutre.)  
UN VIEUX POILU.



# CONCOURS DU PENSEUR PENSÉES ET MAXIMES DU FRONT

Je demande la relève de Faucisson et de La Crachette qui commencent à être fameusement fatigués.  
UN JUTEUX.

La vie est un désert; l'amour en est l'oasis.  
ALBERT GRÉGOIRE.

Il a fallu la guerre pour nous faire reconnaître les bienfaits de la paix.

Un esprit intelligent desservi par une volonté faible est un char somptueux attelé de chevaux fourbus: il brille et ne rend aucun service.

Nous recherchons plutôt celui à qui nous avons rendu un service que celui de qui nous en avons reçu un.

Celui qui exalte son sacrifice le diminue.

Celui qui sait reconnaître la valeur d'autrui prouve son propre mérite.  
NAPOLEON.

Quand, sous un terrible bombardement, le cuisinier nettoie une vieille marmite, il pense: « Celle-ci est bien usée. Attention de ne pas en recevoir une neuve ». Et il n'a pas le cœur trop joyeux.  
LE CUISINIER VIBERT.

On est jaloux de son égal et non de son supérieur.

Il y a des gens portés à aimer les défauts de leurs amis et à détester les qualités de leurs adversaires.

Il n'est pas vrai que la pensée s'oppose à l'action: les belles actions ne font que réaliser les pensées généreuses.

Maréchal des logis REBOIS.

Une femme a trois âges: celui qu'elle a, celui qu'on lui donne, celui qu'elle croit avoir.

UN FOURNIER DISTRAIT.

Flatter un vaniteux, c'est le rendre insupportable.  
H. G.

Les mêmes mots désignent parfois les choses les plus opposées. Exemple: galanterie. Ce terme s'applique pareillement à la suprême politesse et au commerce le plus abject.  
MARGIS GÉO-BRUG.

Je pense, donc je souffre.

NOEL DU BONESSAY.

Les héros sont souvent des anonymes qui n'ont pas de chance, mais beaucoup de bonne volonté.  
ELIE ROUX.

Pourquoi le sage préfère-t-il les chiens aux hommes? C'est que les chiens sont généralement fidèles et que, ne parlant pas, ils ne peuvent mentir.  
UN VIEUX DE LA C. I. O.

Nous apprendre notre devoir n'est rien si on ne nous le fait aimer.  
L.-A. PAYNE.

L'amour-propre et l'intérêt sont nos maîtres. Le sentiment du devoir, c'est le pavillon qui couvre la marchandise.  
UN DÉSAUSÉ.

Il faut souffrir pour être heureux.  
Y. ANDRÉ.

La parole de l'homme d'honneur est comme la balle du fusil: elle ne revient jamais en arrière.  
BOU-MEDFA.

Le pinard est au poilu ce que les huiles sont aux moteurs.  
SERGENT DELSOL.

Qui aurait cru, avant la guerre, qu'un filleul pût être plus vieux que sa marraine?

Plus tu racontes tes exploits, moins je te crois. Plus tu te tiens coi, plus je cherche à te connaître.  
PAUL ROBERT.

Chaque fois que tu verras le soleil se lever, songe à ceux qui ne le voient plus.  
MARÉCHAL DES LOGIS G. LAUNAY.

La mort? L'apothéose de la vie.  
L'homme? Quelque chose entre le moustique et le lion.  
J. GALLEAU.

On est toujours bien logé quand l'hôtesse est jolie.  
LEX.

Parle peu: les hommes te mépriseront, mais Allah t'écouterà.

Si tu comptes sur ton âne pour porter tes figures, ne les lui montre pas avant de les mettre sur son dos.  
LE MUEZZIN.

Heureux celui qui ne désire rien: le royaume de l'univers lui appartient.

L'agitation n'est pas l'activité.

Le plus noir pessimisme ne résiste pas à un bon dîner.

La grandeur d'une tâche ne se mesure pas tant à l'étendue des résultats obtenus qu'à celle des efforts dépensés.

CAPORAL HOMAIS.

La gloire est comme la lumière: elle a des rayons obscurs.  
F. G.

La permission est comme un coup de canon: le départ vaut mieux que l'arrivée.  
CAMILLE G.

Lorsqu'on ne fait rien, le travail des autres n'est jamais pénible.

Veux-tu des amis? Annonce dans ton gourbi que jamais tu ne bois ta gnôle.  
TATAVE.

La voie hiérarchique est une échelle qu'il faut grimper échelon par échelon. Ceux qui ont la coutume de faire de l'acrobatie dessus finissent par se casser les reins.  
LEMAI RAYMOND.

Qu'est-ce qu'une permission? La retrempe d'une âme.

La gaieté en guerre n'est qu'un masque.  
GEORGES COURTOIS.

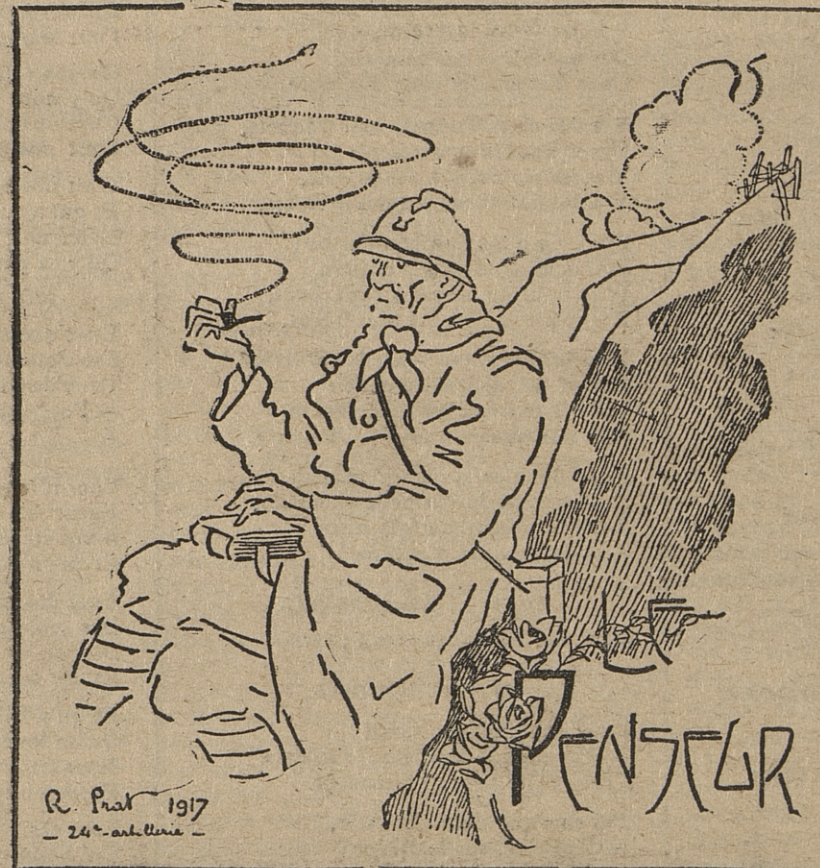
L'amitié d'un cuisinier compte dans la vie d'un poilu.  
E. LINTIN.

Il n'y a rien de plus insupportable qu'un imbécile qui veut paraître intelligent.  
LIEUTENANT COVETTE.

Pourquoi le major ne rend-il jamais les visites?  
PAUL PAILLARD NÉRAT.

Le bonheur ne dépend pas des conditions de la vie. Il dépend de la conception que l'on se fait de l'existence.  
PIÉGUT.

Vauvenargues a écrit jadis: les grandes pensées viennent du cœur. Elles viennent du front aujourd'hui.  
CAPITAINE MUNIER.



Envoi du front.

Oublie les bêtises passées. Songe plutôt à ne pas en commettre d'autres.  
A. SABATIER.

Les enfants des autres sont toujours mal élevés.  
UN PÈRE DE FAMILLE.

Avoir le spleen n'est pas français. Ne pas s'en faire est très national.  
G.-L. MOISSAT.

Une femme sans enfant est comme un champ de bataille sans victoire.  
R. A. S.

Le timide en amour vaut le myope à la chasse.  
DUHAMEL.

Une femme est une boîte à secrets.  
P. E.

« Pinard » et « Tabac » sont les amis de l'homme.  
H. JEANJEAN.

Crains celui qui te flatte plutôt que celui qui te menace.  
ZÉREF.

A la guerre plus que partout ailleurs, la chance n'est pas pour qui la cherche.  
A.

## Le Permissionnaire à la Chasse

EN RASE CAMPAGNE:

— Enfin, la voilà revenue la guerre de mouvements!

L'OFFENSIVE CONTRE JEANNOT LAPIN:

— Mais sacrebleu, c'est plein de tranchées par ici!

— Evidemment, c'est une jolie pièce, mais ça me rappelle un peu trop Tahure!

— Tiens, sale bête, ça l'apprendra à ressembler à un Taubel!

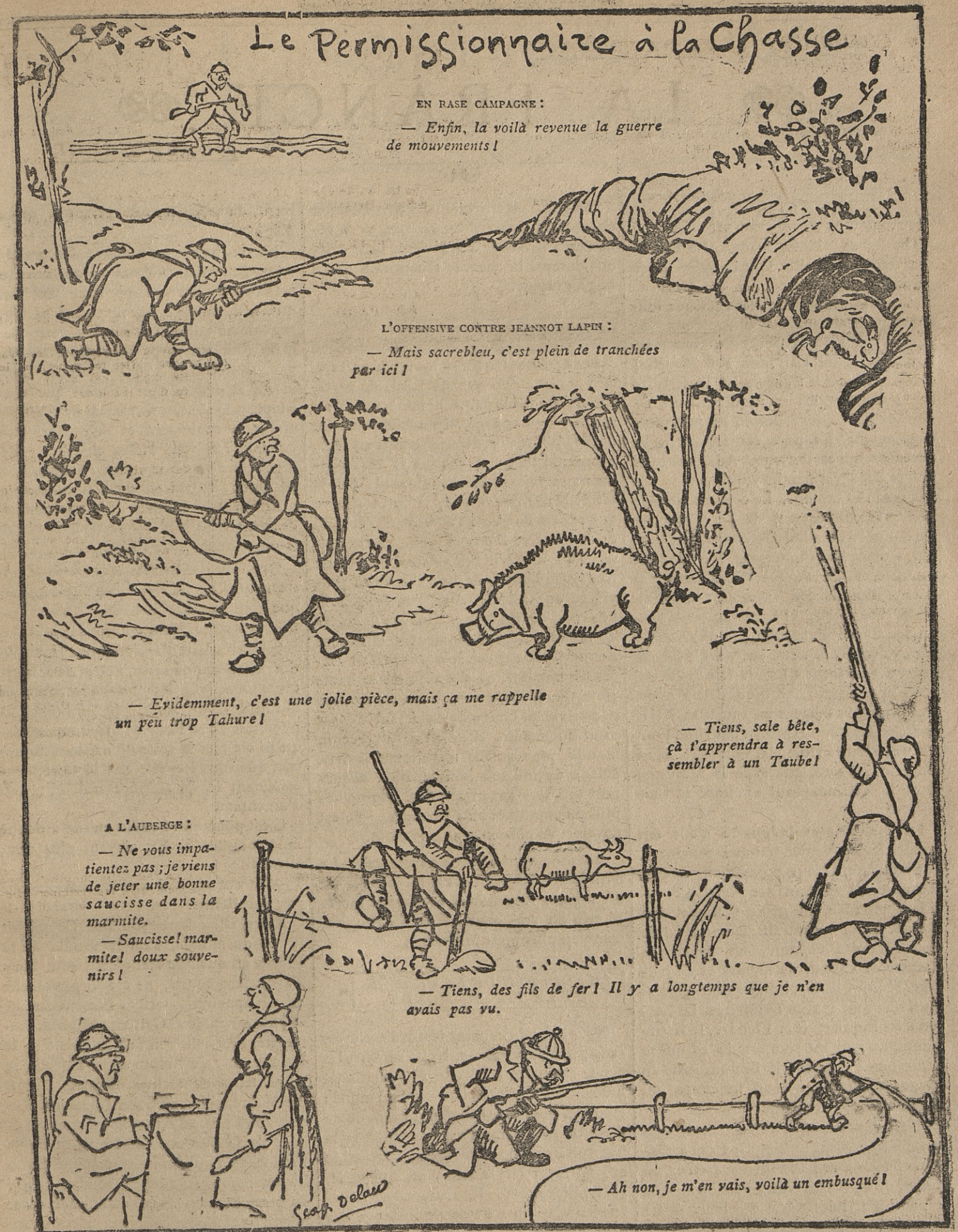
A L'AUBERGE:

— Ne vous impatientez pas; je viens de jeter une bonne saucisse dans la marmite.

— Saucisse! marmite! doux souvenirs!

— Tiens, des fils de fer! Il y a longtemps que je n'en avais pas vu.

— Ah non, je m'en vais, voilà un embusqué!





# LA FRANCE

par MICHELET

## LES PETITES PATRIES

On l'a dit, Paris, Rouen, Le Havre, sont une même ville dont la Seine est la grande rue. Eloignez-vous au Midi de cette rue magnifique, où les châteaux touchent aux châteaux, les villages aux villages, passez de la Seine-Inférieure au Calvados et du Calvados à la Manche, quelle que soit la richesse et la fertilité de la contrée, les villes diminuent de nombre, les cultures aussi; les pâturages augmentent. Le pays est sérieux; il va devenir triste et sauvage. Aux châteaux altiers de la Normandie vont succéder les bas manoirs bretons. Le costume semble suivre le changement de l'architecture. Le bonnet triomphal des femmes de Caux, qui annonce si dignement les filles des conquérants de l'Angleterre, s'évase vers Caen, s'aplatit dès Villedieu: à Saint-Malo, il se divise, et figure au vent tantôt les ailes d'un moulin, tantôt les voiles d'un vaisseau. D'autre part, les habits de peau commencent à Laval. Les forêts qui vont s'épaississant, la solitude de la Trappe, où les moines mènent en commun la vie sauvage, les noms expressifs des villes Fougères et Rennes (Rennes veut dire aussi fougère), les eaux grises de la Mayenne et de la Vilaine, tout annonce la rude contrée.

La conquête et la guerre n'ont fait qu'ouvrir les provinces aux provinces, elles ont donné aux populations isolées l'occasion de se connaître; la vive et rapide sympathie du génie gallique, son instinct social et centralisateur ont fait le reste. L'unité obtenue, ces provinces, diverses de climat, de mœurs et de langage, se sont comprises, se sont aimées; toutes se sont senties solidaires. Le Gascon s'est inquiété de la Flandre, le Bourguignon a joué ou souffert de ce qui se faisait aux Pyrénées; le Breton, assis au rivage de l'Océan, a senti les coups qui se donnaient sur le Rhin.

Ainsi s'est formé l'esprit général, universel de la contrée. L'esprit local a disparu chaque jour; l'influence du sol, du climat, de la race, a cédé à l'action sociale et politique. La fatalité des lieux a été vaincue, l'homme a échappé à la tyrannie des circonstances matérielles. Le Français du Nord a goûté le Midi, s'est animé

à son soleil; le méridional a pris quelque chose de la ténacité, du sérieux, de la réflexion du Nord. La société, la liberté, ont dompté la nature; l'histoire a effacé la géographie.

## L'HOMME RIVÉ AU SOL

Les époques barbares ne nous présentent presque rien que de local, de particulier, de matériel. L'homme tenait au sol, il y était engagé, il semblait en faire partie. L'histoire, dans les temps anciens, a regardé la terre, comme la race elle-même si puissamment influencée par la terre. Mais, peu à peu, la force propre qui est en l'homme l'a dégagé, déraciné de cette terre. Il en est sorti, l'a repoussée, l'a foulée; il lui a fallu, au lieu de son village natal, de sa ville, de sa province, une grande patrie par laquelle il pût compter lui-même dans les destinées du monde. C'est au moment où la France a supprimé dans son sein toutes les Frances divergentes, qu'elle a donné sa haute et originale révélation. Elle s'est trouvée elle-même, et, tout en proclamant le futur droit du monde, elle s'est distinguée du monde, plus qu'elle n'avait fait jamais. Elle a fortifié son individualité, acquérant toujours davantage des originalités plus puissantes et plus fécondes. Elle est devenue de plus en plus une nation.

Gardons-nous bien de perdre cela. La nationalité, la patrie, c'est toujours la vie du monde. Elle morte, tout serait mort. Si cela est vrai pour les autres peuples, combien plus pour la France.

## LE SOUFFLE DE LA FRANCE ET LA VIE DU MONDE

Nous ne sommes point des fils d'esclaves, sans patrie, sans dieux. Nous sommes les fils de ceux qui, par l'effet d'une nationalité héroïque, ont fait l'ouvrage du monde et fondé, pour toute nation, l'évangile de l'égalité. Nos pères n'ont pas compris la fraternité comme cette vague sympathie qui fait accepter, aimer tout, qui mêle, abâtardit, confond. Ils crurent que la fraternité n'était pas l'aveugle mélange des existences et des caractères, mais bien l'union des cœurs. Ils gardèrent pour eux, pour la France, l'originalité du dévouement,

du sacrifice, que personne ne lui disputa.

Ne croyez pas qu'on imite. On prend à un peuple voisin telle chose qui chez lui est vivante; on se l'approprie tant bien que mal, malgré les répugnances d'un organisme qui n'était pas fait pour elle; mais c'est un corps étranger que vous vous mettez dans la chair; c'est une chose inerte et morte, c'est la mort que vous adoptez. Que dire, si cette chose n'est pas étrangère seulement et différente, mais ennemie? Si vous l'allez chercher justement chez ceux que la nature vous a donnés pour adversaires, qu'elles vous a symétriquement opposés? Si vous demandez un renouvellement de vie à ce qui est la négation de votre vie propre?

Quelle que soient les épreuves que notre nation ait traversées, n'oublions pas que nous sommes les fils de la grande patrie, la France. Nous en avons le droit.

Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang, d'or et d'efforts de toute sorte, pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel, et la vôtre, ô nations, toutes tant que vous êtes ici, ah! la vôtre, l'entassement de vos sacrifices irait au genou d'un enfant.

C'est pour votre cause qu'elle a donné sans compter... Et, n'ayant plus rien, elle a dit:

— Je n'ai ni or ni argent; mais, ce que j'ai, je le donne.

Alors, elle a donné son âme. Ce qui fait la vie du monde, c'est le souffle de la France en quelque état qu'elle soit. Mais d'avoir tant donné, ne croyez pas qu'elle en soit appauvrie, tarie. « Plus on donne, et plus on garde ». Cette tradition de fraternité, c'est celle qui fait de l'histoire de France celle de l'Humanité. En elle se perpétue, sous formes diverses l'idéal moral du monde, de Saint-Louis à la Pucelle, de Jeanne d'Arc à nos jeunes généraux de la Révolution. Le Saint de la France, quel qu'il soit, est celui de toutes les nations; il est adopté, béni et pleuré du genre humain, parce qu'elle est, entre toutes les nations, celle qui a confondu son intérêt et sa destinée avec ceux de l'Humanité.

JULES MICHELET.

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL  
DES ARMÉES  
DU NORD ET DU NORD-EST

État-major  
DIRECTION DE L'ARRIÈRE

N° 5824/DA  
29 juillet 1917.

# GUIDE DU Permissionnaire

Il est très important, pour les permissionnaires, de se conformer strictement aux indications ci-après.

S'en écarter les expose à commettre des erreurs dont ils seront rendus responsables et qui, si elles entraînent finalement pour eux des retards à la rentrée, se traduiront par une réduction équivalente de la durée de la permission suivante.

## RÈGLES GÉNÉRALES

Les titres de permission sont de deux modèles: les permissions roses et les permissions blanches.

Les permissions roses sont pour les militaires qui se rendent dans le département de la Seine ou dans celui de Seine-et-Oise.

Les permissions blanches sont pour tous les autres.

Les permissions donnent droit au parcours gratuit en chemin de fer. Elle ne permettent, en principe, de se rendre qu'à une seule destination.

Toutefois, les militaires des Armées peuvent obtenir, sur leur demande, le bénéfice de la double destination pour se rendre dans les localités où ils résident (destination principale) ou dans celle où habite un de leurs parents proches (destination secondaire), c'est-à-dire et exclusivement père, mère, femme, enfants, frère, sœur, grands-parents, oncle ou tante, ou encore dans lesquelles ils ont des affaires importantes et urgentes à régler.

Le bénéfice d'une seconde destination n'est accordé que sur la vu de pièces justificatives (attestation du Maire, du Commissaire de police ou de la Gendarmerie).

Le permissionnaire est absolument obligé de prendre les trains militaires de permissionnaires sur tous les parcours où il peut les utiliser; c'est d'ailleurs son avantage, car ces trains-là ont été faits exprès pour conduire rapidement et avec le moins de complications possible les soldats des diverses zones du front dans toutes les régions de la France, et pour les en ramener. (Voir, à ce sujet, page 2, de nouvelles et importantes dispositions sur les trains à prendre et les permissions exceptionnelles.)

## Mesures à prendre avant le départ.

Quand le moment de partir en permission arrive pour lui, le soldat s'occupera de bien se nettoyer de sa personne et de faire mettre ses effets en bon état.

Il n'oubliera pas qu'il se rend chez lui, où il aime bien que tout soit propre et que sa tenue contribuera à faire impression sur les gens de l'intérieur auxquels il faut donner confiance.

## Étude du voyage.

L'indicateur des trains de permissionnaires est en vente au prix de 20 centimes dans toutes les coopératives.

Avant son départ, le permissionnaire le consultera. S'il n'a pu l'acheter, on le lui communiquera à son unité, sur sa demande.

Il s'y rendra compte des divers trains qu'il doit utiliser tant pour se rendre chez lui que pour revenir à la fin de sa permission. Il en prendra note.

En cas de doute, il n'hésitera pas à s'adresser à ses supérieurs, qui sont tenus de le renseigner.

Une fois en possession de sa permission, le permissionnaire doit prendre connaissance des indications qui y sont portées; il se les fera expliquer s'il ne les comprend pas bien.

## Centre de ralliement.

Le centre de ralliement est une fraction d'un dépôt divisionnaire désignée à l'avance et où les permissionnaires doivent se rendre à leur retour quand l'unité à laquelle ils appartiennent

s'est déplacée pendant leur absence. Tous les hommes doivent connaître leur centre de ralliement.

S'ils craignent de l'oublier, ils en prendront note par écrit avant de partir en permission.

## Départ.

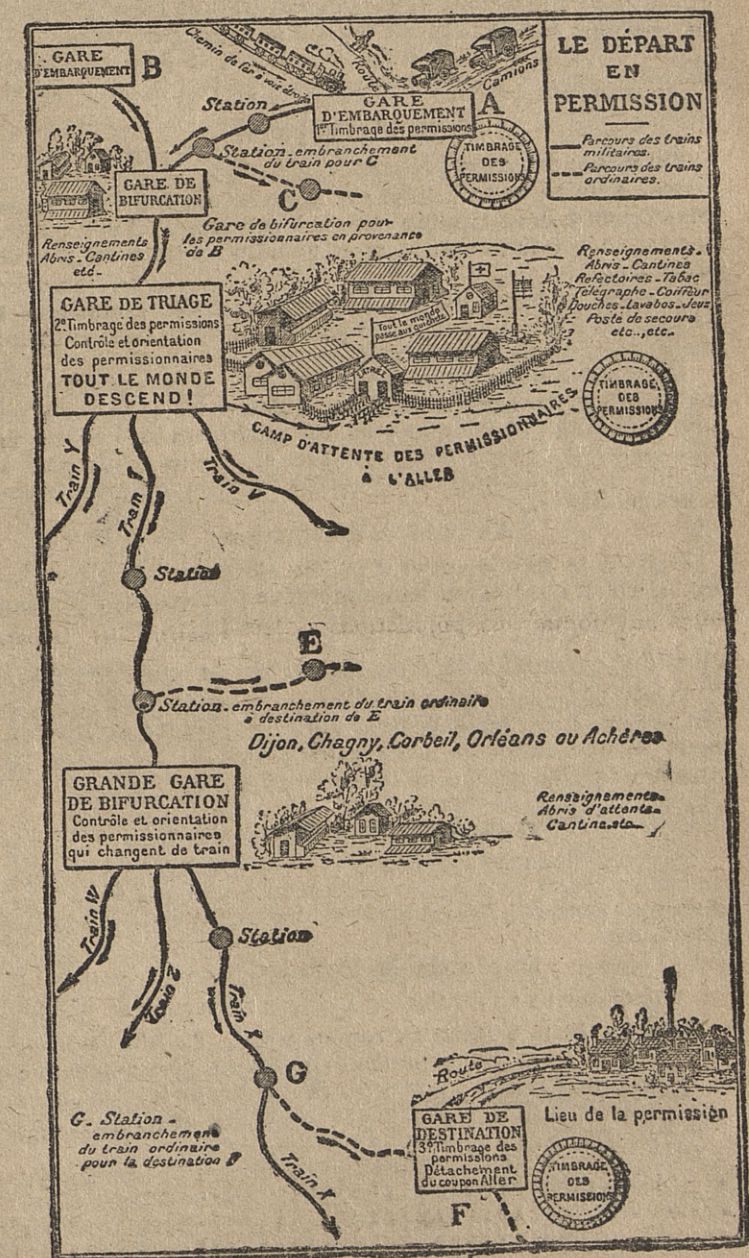
Pour se rendre à la gare d'embarquement, le permissionnaire n'a qu'à se conformer aux indications de ses chefs.

Suivant les distances, ils le feront conduire soit à pied en détachement, soit en camion, soit en petit chemin de fer.

A la gare d'embarquement, le permissionnaire présente sa permission au guichet pour qu'elle soit timbrée. Il monte ensuite dans le train militaire de permissionnaires.

## Gare de triage.

Sauf dans le cas exceptionnel où il se rend en permission près du front, il va d'abord jusqu'à une gare qui s'appelle: la Gare de





triage. Elle est indiquée par de grandes pancartes ; d'ailleurs tout le monde y descend.

#### Camp de permissionnaires.

A côté des gares de triage, où les soldats ont à attendre plus ou moins longtemps, on a organisé de grands camps. Ils trouvent là tout ce dont ils peuvent avoir besoin : des guichets de renseignements, des abris, des lavabos, des douches, des cantines, un bureau de tabac, un bureau de télégraphe, un coiffeur, un poste médical de secours et, souvent aussi, des jeux et des distractions telles qu'un cinématographe, etc.

#### Rôle du guichet d'orientation.

Pour entrer dans le camp de permissionnaires, le soldat passe d'abord devant un guichet d'orientation où sa permission doit de nouveau être timbrée ; là on lui confirme les indications des trains qu'il doit prendre pour continuer son voyage.

Ces trains sont désignés par de grandes lettres, telles que : J ou K, ou T, ou CH, par exemple. Au guichet, le pointeur qui est là inscrit sur la permission la lettre des trains à prendre, avec l'indication des changements à faire, par exemple : K ; changement DIJON ; U. Cela veut dire : « Prenez le train K, vous changerez de train à DIJON et, pour continuer, vous devez prendre le train U ».

Le permissionnaire devra veiller à ne pas manquer le départ du train qu'il a à prendre. Il pourra en vérifier l'heure en consultant les grands tableaux affichés dans le camp.

En outre, au moment où le train va partir, on hisse à la sortie du camp une grande pancarte portant la lettre indicatrice.

Enfin, sur les voies, le train dans lequel il doit monter est lui-même indiqué par des pancartes qui portent la même lettre.

#### Suite du voyage.

Deux cas peuvent se présenter :

1<sup>er</sup> cas. — Le train pris par le permissionnaire l'emmènera directement à sa destination ou bien à une gare où il doit quitter le train de permissionnaires pour prendre un train du Service ordinaire.

2<sup>e</sup> cas. — Le train pris par le permissionnaire l'emmènera à une gare de bifurcation où il doit prendre un autre train militaire (dans l'exemple donné plus haut, ce serait le train U).

Dans ce second cas, en arrivant à cette gare qui lui a été indiquée à la gare de triage, il devra descendre et passer à un nouveau guichet de contrôle ; on lui confirmera là quel est le train qu'il doit prendre pour continuer et quelle est la gare à laquelle il doit définitivement quitter le train de permissionnaires militaires.

#### Arrivée à destination.

Arrivé à la gare desservant le lieu où il se rend, le permissionnaire doit de nouveau faire timbrer sa permission et en faire détacher le coupon d'aller.

#### Visa du commandant d'armes ou de la gendarmerie.

Le permissionnaire n'oubliera pas que, dans les 48 heures de son arrivée, il est tenu de faire viser sa permission chez le commandant d'armes ou, s'il n'y en a pas, au bureau de la brigade de gendarmerie dont relève son domicile.

#### Voyage de seconde destination.

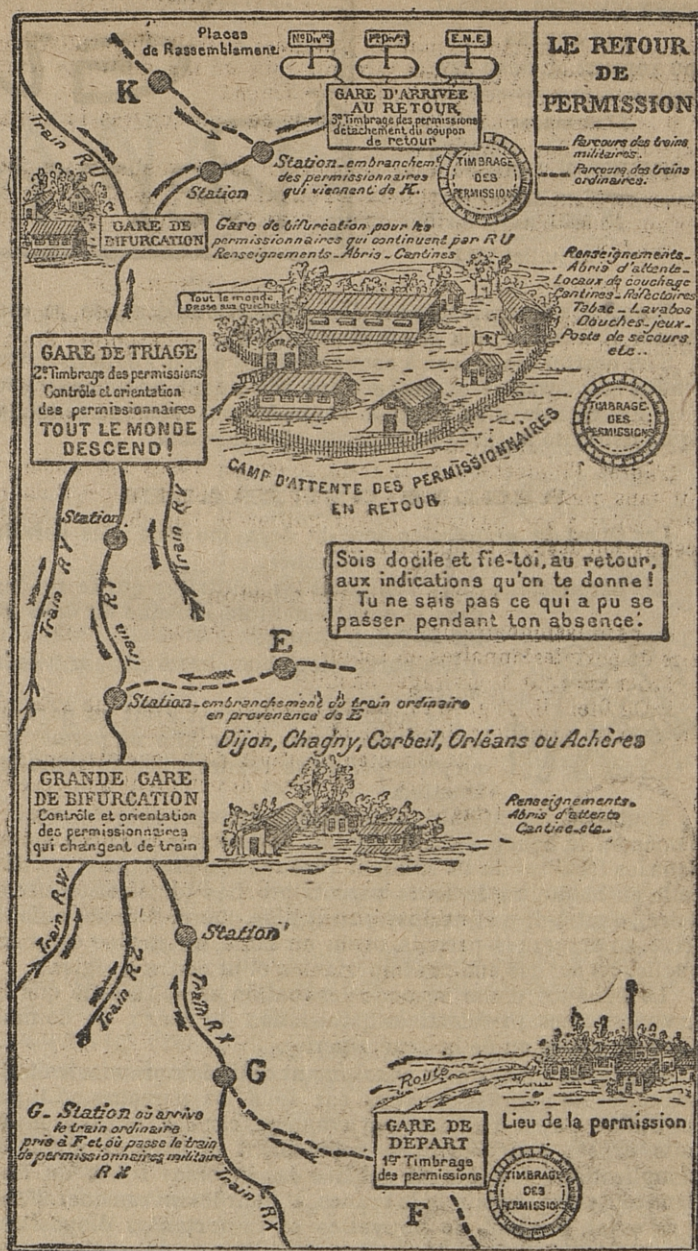
Le permissionnaire qui bénéficie d'une permission à double destination utilise pour gagner sa seconde destination le coupon joint à son titre en le faisant timbrer au départ et en le remettant à l'arrivée.

#### Durée de la Permission.

##### 1<sup>er</sup> CAS DE LA PERMISSION A SIMPLE DESTINATION

La durée de la permission compte à partir du lendemain du jour de l'arrivée du permissionnaire à sa gare, c'est-à-dire du lendemain du jour auquel la permission a reçu le timbre d'arrivée.

Ainsi la permission d'un homme, qui a une permission de sept jours et qui est arrivé à sa gare le 11 mai, par



exemple, compte à partir du 12 mai, qui est le premier jour, et finit par suite le 18 mai, dernier jour.

##### 2<sup>e</sup> CAS DE LA PERMISSION A DOUBLE DESTINATION

La durée de la permission est calculée d'après l'arrivée à la première destination.

Le voyage pour se rendre à la seconde destination ne confère aucun délai supplémentaire.

A la fin de sa permission, le permissionnaire doit quitter la gare de deuxième destination dans les mêmes conditions que s'il y était arrivé à la date où il est arrivé à la gare de première destination.

Ainsi la permission d'un homme qui a une permission de sept jours et qui est arrivé à la gare desservant sa première destination le 11 mai compte à partir du 12 mai et finit le 18 mai, dernier jour ; le permissionnaire devra repartir de sa deuxième destination le 19 mai, c'est-à-dire à la même date que s'il était resté tout le temps au même endroit.

#### Départ pour le Retour.

##### 1<sup>er</sup> CAS DE LA PERMISSION A SIMPLE DESTINATION

Le permissionnaire doit repartir le lendemain du jour où finit sa permission (dans l'exemple ci-dessus, ce serait donc le 19 mai).

Il doit se mettre en route assez à temps pour pouvoir prendre le premier train de permissionnaires qu'il lui est possible

d'atteindre en partant ce jour-là. Il prendra ce train de permissionnaires en retour à la même gare que celle où il a quitté le train de permissionnaires militaires qui l'a amené.

Il a à faire jusqu'à cette gare, mais en sens inverse, le même trajet qu'il a fait en arrivant.

D'après l'indicateur qu'il a consulté, il sait à quelle heure doit passer ce train de permissionnaires en retour, et il sera, d'ailleurs, toujours possible de vérifier qu'il a bien fait ce qu'il fallait pour le prendre.

##### 2<sup>e</sup> CAS DE LA PERMISSION A DOUBLE DESTINATION

Le permissionnaire doit repartir de sa seconde destination le lendemain du jour où finit sa permission (dans l'exemple donné ce serait donc le 19 mai).

Il doit se mettre en route de manière à pouvoir prendre le premier train de permissionnaires en retour qu'il lui est possible d'atteindre en partant ce jour-là.

D'après l'indicateur qu'il a dû consulter avant son départ il sait dans quelle gare passera ce train et à quelle heure il devra l'y prendre à son passage ; il doit quitter le lieu de sa seconde destination assez à temps pour cela.

#### Retour de permission.

Le permissionnaire prendra ainsi à son passage le train militaire de permissionnaires en retour.

Trois cas sont à envisager ensuite :

1<sup>o</sup> Ou bien il s'agit d'un permissionnaire de la zone avancée que le train ramènera directement à sa destination ;

2<sup>o</sup> Ou bien il s'agit d'un permissionnaire que le train ramènera directement à la gare de triage ;

3<sup>o</sup> Ou bien, et c'est le cas le plus général, le permissionnaire devra passer par l'une des gares de DIJON, CHAGNY, ORLÉANS, CORBEIL, ACHÈRES, PARIS-NORD ou PARIS-EST.

Dans ce troisième cas, une fois arrivé dans celle de ces gares qui le concerne, et s'il a à y changer de train, il passera au guichet de



contrôle. On lui donnera les indications nécessaires pour rejoindre la gare de triage par laquelle il doit passer au retour et qui n'est pas forcément celle par laquelle il est passé à l'aller.

#### Passage à la gare de triage.

En tous cas, une fois à la gare de triage, on lui donnera, comme à l'aller et de la même manière, les indications qui lui sont utiles pour gagner l'endroit sur lequel il doit être dirigé, en lui indiquant, s'il y a lieu, les gares de bifurcation où il a à descendre pour cela. Il sera d'ailleurs encore renseigné de nouveau dans les gares de bifurcation s'il a à descendre pour changer de train.

#### Arrivée à destination.

A la gare d'arrivée, le permissionnaire devra faire une dernière fois timbrer sa permission, dont le coupon retour sera détaché. Il se rendra ensuite à la place de rassemblement qui concerne son unité et qu'il indique une pancarte, et se conformera aux indications qui lui seront données là par les autorités militaires présentes pour rejoindre sa destination finale.

#### Remarque.

Il ne faut pas oublier que le permissionnaire ne rejoint pas forcément l'endroit d'où il est parti, puisque, si son unité s'est déplacée, c'est tout d'abord le centre de ralliement qu'il aura à rejoindre ; il se peut même, dans des cas exceptionnels, qu'il ait à rejoindre une destination qui n'avait pu lui être indiquée. Il n'a donc pas d'autre conduite à tenir au retour que de se conformer très docilement à toutes les indications successives qui lui sont données.

Un bon soldat doit s'attacher à rester le moins longtemps possible en route.

Agir autrement est se conduire en mauvais camarade, parce qu'on retarde la mise en route de ceux qui doivent partir en permission après.

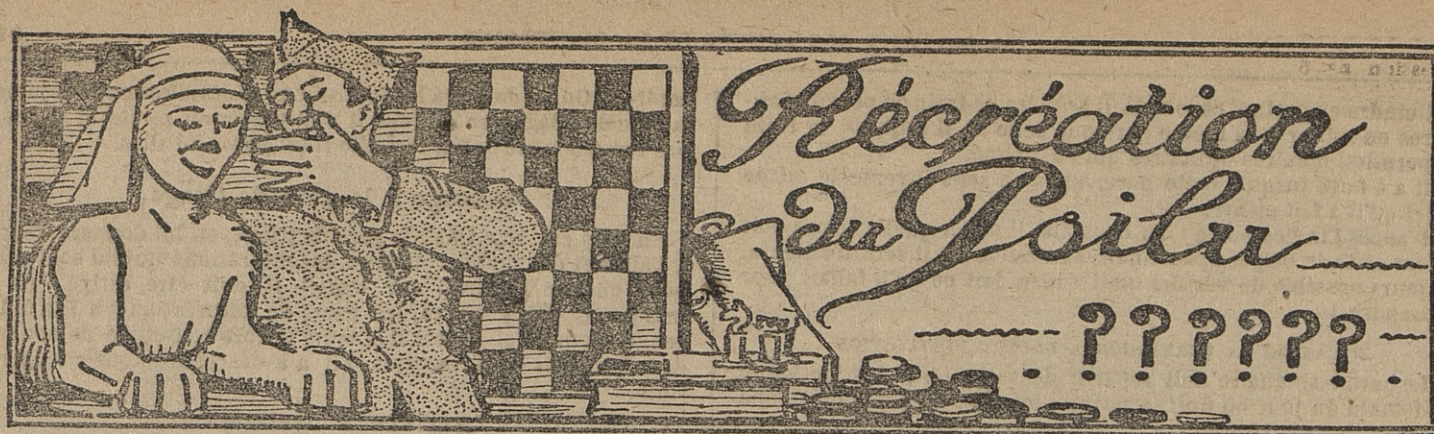
PÉTAIN.



— Il a tué deux boches à la fois ?...

— Eh bien, monsieur, moi qui vous parle, j'ai tué une fois dix perçreaux d'un seul coup...



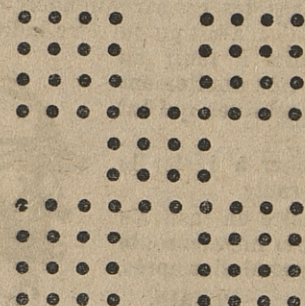


## SOIXANTE-QUATORZIÈME CONCOURS

Question n° 535. — Charade régulière (X) :

Mon deux vaut deux un.  
Otez de deux mon un,  
Je deviens trois.  
Mon tout (je ne dis trois)  
Mon tout, dis-je, se boit.

Question n° 536. — Mots carrés en damier (FOUBERT-POIRET) :



Horizontalement et verticalement :

Tête de l'alphabet. — Moyen de locomotion.  
— Etoffe. — Dans la mer. — Dans la gueule du chien. — Sur le bord de la mer. — Récompense. — Prenom. — Apéritif. — Grand écrivain français. — Un saint. — Ville de France. — Jeu. — Fit froid. — Anagramme de note. — Verbe au passé.

Question n° 537. — Mots croissants et décroissants (29 mots) (M. PROTAT) :

Sentiment — Négation — Département — Victoire française (1806) — Philosophe français (1828-1893) — Boisson — Saisie — Entre dans la fabrication des bougies — Contrainte — Recouvrirais de couleurs — Enchâsseraient — Les hirondelles... orieraient — Ne céderaient pas — Eprouveraient — Devineraient l'avenir — Continueraient — Concerneraient — Durerait toujours — Fatigueraient — Dégageraient — Étoffe ancienne — Femme de Cicéron — Sel — Derrière la robe — Salpêtre — Cérémonie — Colère — Note — Élément.

Question n° 538. — Anagramme arithmétique (GLAY) :

Note de mus. + 505 + 1 = Ville célèbre.  
Consonne + 70 - 7 = Petit lac.  
Département + 1 + 1 = Ile française.  
Animal féroce + 1051 = Nombre.  
Volcan + 52 = Un allié au Midi.  
Consonne + 51 = Fleuve.  
Villes de Normandie + 4 = Etat (Amér. du Sud.)

Trouver les mots de la première colonne ci-dessus. Ces mots doivent s'écrire en majuscules et s'allier, par anagramme, avec d'autres majuscules signifiant les chiffres qui les suivent.

Les chiffres peuvent s'écrire soit avec leur orthographe, soit avec la méthode romaine. Le tout le monde connaît : M = 1,000.

D = 500. C = 100. L = 50. X = 10. V = 5. 1 = 1.

La deuxième colonne : Ville célèbre — Petit lac, etc., indique les mots qu'on trouvera par ce procédé et leurs initiales, lues en acrostiche, dans l'ordre donneront le nom d'une chose ennuyeuse.

Pour ne pas augmenter les difficultés de ce jeu amusant, rappelons que 70 s'écrit SEPTANTE en vieux français.

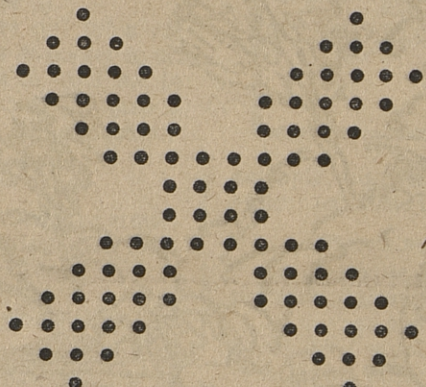
Question n° 539. — Fable-express (Purort et Bucdu) :

Une dame des P. T. T.,  
Se trouva, l'air tout épaté,  
Un certain jour devant un faune.  
Prise de peur, pleine d'émoi  
Et comme une biche aux abois,  
ELLE S'ÉCRIE :  
Oh ! P... ..d ....e !

Question n° 540. — Mots croissants et décroissants (M. BARREAU) :

A Paris. — Dans les caves de la banque — On n'en veut plus — A 18 ou même à 19 heures — Plie et ne rompt pas — Infinitif — Une amie actuelle — Plein de lard — Infinitif — Poisson — Le cuisinier en touche — Pronom personnel — Crochet.

Question n° 541. — Mots en ailes de moulin (MOROSOLY) :



Horizontalement et verticalement :

Elément	Oiseau
Instrument de musique	Perroquet
Préfecture	Utile au cordonnier
Evite-le en mer	Indice
Maréchal de France	Aimez-les
	Province
	Très petit
	Idem
	Ville de Galicie
Sert au combat	Affronter
Sous-préfecture	Grand lac
Habitants d'Europe	Dérober
Animal	Fleuve d'Egypte
Voyelle	Elément

## ÉCHECS

Nous reprendrons nos concours d'échecs dans notre prochain numéro.

## JEU DE DAMES

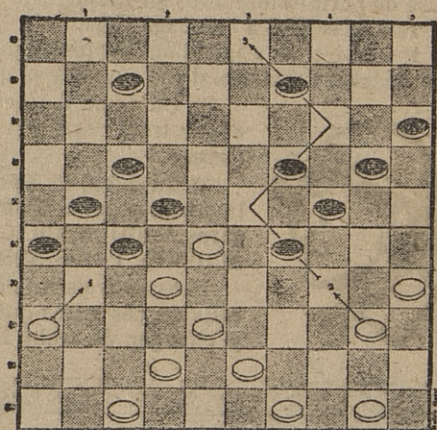
CONCOURS N° 3 (3 octobre)

Problème de Dames, par ARTUPHEL.

Président du Damier du Rouet.

REPRODUCTION INTERDITE

Noms : 12 pions.



BLANCS : 11 pions.

Les blancs jouent et gagnent en 7 coups.

Emplacement des pions :

Noirs : 22, 24, 35, 42, 44, 45, 51, 52, 54, 61, 62, 64.  
Blancs : 63, 72, 75, 81, 83, 85, 92, 93, 92, 94, 95.

Notation de M. FÉLIX JEAN.

Solution des 3 premiers coups :

1 81 : 71 2 85 : 74 3 74 : 13 Dame  
61 : 84 52 : 92 62 : 83

## SOLUTIONS DU 69<sup>e</sup> CONCOURS

Question n° 501. — Mots croissants et décroissants (J. CABANIS) :

L — La — Ale — Gale — Egale — Regale — Galerie — Galère — Léger — Réel — Lee — Le — E.

Question n° 502. — Mots carrés en escalier (M. LANNIER) :

CAFRE  
ADOUR  
FOSSE  
RUSES  
ERESIPLE  
PATIN  
ETANG  
LINGE  
ENGELURES  
USAGE  
RATON  
EGOUT  
SENTE

Question n° 503. — Mots en parallélisme (G. LALANDE) :

LLOYD  
ENVOL  
CERES  
SENAT  
RASER

Question n° 504. — Problème (CHESNET) :

Gaspard a mis soigneusement en réserve un litre de pinard. Un copain qui a repéré la cachette en soutire un quart qu'il remplace par de l'eau. Un second copain fait de même, puis un troisième et quand Gaspard vient retrouver son pinard, il le trouve plutôt fade.

On demande de calculer :

1<sup>o</sup> Les quantités d'eau et de vin qu'il y a successivement dans le litre de Gaspard.  
2<sup>o</sup> Les quantités d'eau et de vin soutirées par les copains.

OPÉRATIONS	EAU	VIN
Au début.....	0	1
Après le 1 <sup>er</sup> soutirage..	1/4	3/4
Après le 2 <sup>e</sup> soutirage..	7/16	9/16
Après le 3 <sup>e</sup> soutirage..	37/64	27/64

Soutirages des copains :

CHACUN D'EUX	EAU	VIN
1 <sup>er</sup> copain.....	0	1/4
2 <sup>e</sup> copain.....	1/16	3/16
3 <sup>e</sup> copain.....	7/64	9/64

Question n° 505. — Mot carré (deux lettres) (d'ALACE) :

A B  
B A

Question n° 506. — Anagramme (MERCHER) :  
Canari — Arnicia — Ricana — Ancrai

Question n° 507. — Charades mêlées (M. LANNIER) :

File, athée, liste = Philatéliste  
Or, logo, rit = Horlogerie  
Halle, en, bique = Alambic  
Reste, au, rangs = Restaurant  
Ether, nid, thé = Éternité  
Le 16<sup>e</sup> mot est PHARE.

Question n° 508. — Vers à compléter et acrostiche double (CONSTANTINI) :

UNISSE  
PINARD  
AVORTE  
SECRET  
ILIADE  
GLOIRE  
BERLIN

## LAURÉATS DU 69<sup>e</sup> CONCOURS

Nous avons reçu 3,401 réponses à notre 69<sup>e</sup> concours.

Ont trouvé neuf solutions justes :

Astay, Anel, Armand, Agrangosier, Alliat, Ahéron, Aubert, Aubry. — Bodesis, Bernède, Boisson, Bénazet, Bureau des étapes, secteur...

Briot, Béguin, Bérilh, Bray, Bessière, Banville, Bloch, Boiret, Bitard, Bieuet (Le), Belois, Binon, Bailly, Bonnel, Brunon, Benoît, Brassicourt, Bureau 3<sup>e</sup> batail. 7<sup>e</sup> d'inf., Barreyre, Bordes, Boyer, Bureau C. H. R. 7<sup>e</sup> tirailleurs, Bureau compagnie génie 17/4, Bénard, Blondiat, Barbier, Biffaut, Béchet, Brunswick, Briault, Baneau. — Cointet, Chachon, Combe, Colin, Conpy, Comte, Central S. R. S. 25, Cavailler, Conquère, Chaumet, Cros, Christiné, Cuvelier, Causse, Cottoen, Clairat, Chereau, Cauche, Chiron, Collette, Canon, Causon. — Diaz, Duroneix, Devisse, Depralon, Dubrunfant, Dieudonné, Dazelle, Dibon, Delhaye, Desebvre (sous-lieut.), Dastas, Delpech, Ducreux, Delehonze, Damka, Danner, Direction intendance, secteur... ; Demesmaeker, Donny, Derache, Deion, Deissard. — Ermites de B. 57, Exguerré, Equipe téléph. A. O. 128, Ehrmann, Espagnac, Emilio. — Félix-Jean, Filbien, Flandin, Francillon, Fages (capit.), Foillard, Freyden, Fiard, Fontaine. — Guilboud, Gaertner, Grand-Cailman, Grandchamp, Graire, Gaulin, Gadant, Guillou, Guibé, Grangé, Gilbert, Génie divisionnaire, Gérin, Goussery, Grandmaison, Gagneant. — Houdard, Heller, Henry, Hanse, Hinstin, Haege, Hargoa, Hennequin, Henriot, Harnet, Halonin. — Imbaud. — Julien, Julian, Jouanneau. — Kontz. — Liébaut, Lamy, Lanier, Leroy, Loriot, Lamiar, Lamarie, Lambert, Lacaze, Legendre, Lamiar, Laligant, Lamiot, Lejeune, Lanux, Lafargue, Letreguilly, Laroche, Légaine. — Maîtres mécaniciens du Montcalm, Meyer, Marti, Miara, Mite railleuse, 35 G. N. P. Magniéval, Martin, un Morvandiau, Monssy, Mathieu, Masson, Maury, Médecins, 264 R. I. 6<sup>e</sup> b., Marty et Vigier, Manson, Maunoury, Metzinger, Monrembles, Mareusa. — Nicot, Nicouveau. — Olivier, Odet. — Philippe (sous-lieut.), 1<sup>re</sup> pièce, 5<sup>e</sup> bat., 35<sup>e</sup> artill., Poiteux, Putaut, Passerieu, Pothier, Pourchot,

Polle, Perchet, Penot, Poulou, Pichabel, Photographes de canevass de tir, Placidi, Pronaz, Pouzet, Paret, Poucharran, Perrod, Pontis, Porcau, Penvel, Perrineau, Protat, Popotes: Nicot, officiers 21<sup>e</sup> comp. 307, R. I. off. 8<sup>e</sup> génie, secteur... ; offic. 12<sup>e</sup> comp., 103<sup>e</sup> R. I., offic. E. N. 2<sup>e</sup> groupe, 220<sup>e</sup> R. A. C., offic. du génie 2/1, offic. E. M. 3<sup>e</sup> groupe 21<sup>e</sup> artill., offic. 20<sup>e</sup> comp. 5<sup>e</sup> génie, offic. 14<sup>e</sup> batt., 109 A. L., offic. ambulance 4/37, offic. 101/40, sous-offic., 20<sup>e</sup> comp. 5<sup>e</sup> génie, Etat-major 34<sup>e</sup> R. C. T. — Quéteur. — Rancher, Riboulet, Renard, Radios, 2<sup>e</sup> groupe, 37<sup>e</sup> artill., Roussel, Rolland, Regnery, Robin, Rézégouze, Roux, Ravaux, Rueff, Rambeau. — 133<sup>e</sup> section de projecteurs, Sinn (capit.), Stève, Saint-Pierre, S. R. S. 26, Simonnin, Sauze, Salvaton (capit.), Sandau, Sous-chefs 8<sup>e</sup> batter., 105<sup>e</sup> A. L., Schwartz, Sabourin. — Troadec, Tuilier, Thomas, Textier, Tillon. — Verdun (lieut.), Vergé, Voirin, Vallance. — Walbert.

\*\*\*

Le tirage au sort a attribué :

CINQ COUTEAUX DE TRAVAIL, à MM. Maunoury (M.), 104<sup>e</sup> R. A. L.; Gérin (H.), 6<sup>e</sup> R. A. P.; Quéteur, 301<sup>e</sup> territ.; Paret (J.), 157<sup>e</sup> comp. de mitrail. de position; Dastas, 58<sup>e</sup> d'artill.

CINQ BOITES DE CHOCOLAT MENIER, à MM. Henriot (R.), 30<sup>e</sup> d'artill.; Bénard, 370<sup>e</sup> d'inf.; Chereau (P.), 105<sup>e</sup> d'artill. lourde; Bordes (G.), 24<sup>e</sup> territ.; Odet, 273<sup>e</sup> d'artill.

CINQ PIPES, à MM. Brunswick (J.), 30<sup>e</sup> d'artill.; Blondiat, 370<sup>e</sup> d'inf.; Nicouveau (J.), 239<sup>e</sup> d'inf.; Harnet (M.), 334<sup>e</sup> d'inf.; Donny (A.), 39<sup>e</sup> d'artill.

CINQ PAQUETS DU FUMUR, à MM. Derache (J.), 328<sup>e</sup> d'inf.; Légaine, 123<sup>e</sup> territ.; Mourembles (R.), 37<sup>e</sup> d'artill.; Benoît (C.), 98<sup>e</sup> d'inf.; Laroche (G.), 109<sup>e</sup> d'artill. lourde.

## RÉCAPITULATION DES PRIMES

Allouées aux Militaires pour le ramassage d'objets trouvés

a) OBJETS RECUEILLIS EN AVANT DU FRONT ET RAPPORTÉS DANS NOS LIGNES

(NOTA. — La lettre n° 8,418 du 15 février 1916 alloue à l'unité une prime collective complémentaire égale à la moitié de la prime individuelle.)

Lettre n° 11,569 du 18 septembre 1915.

Fusil, mousqueton ou carabine... 2  
Épée ou sabre baïonnette... 25  
Sabres de tous modèles... 50  
Revolvers de tous modèles... 1

Lettre n° 2,751 du 6 décembre 1915.

Mitrailleuse... 30

Lettre n° 11,563 du 20 janvier 1916.

Cartouches, le mille... 3  
Caisse de Puteaux vide... 50  
Caisse à cartouches n° 3 vide... 25

Lettre n° 7,704 du 10 mai 1916.

Matériels divers d'artillerie : prime variable dépendant non seulement de la valeur du matériel, mais surtout des conditions dans lesquelles il a été récupéré. Valeur fixée par le commandement local.

Dépêche ministérielle n° 163,935-2/3 du 21 octobre transmise sous numéro 21,647 du 26 octobre.

Fusil mitrailleur... 10

b) OBJETS RECUEILLIS SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Lettre n° 8,095 du 12 janvier 1917 (Dépêche ministérielle n° 2,533-2/3 du 6 janvier).

Les primes prévues pour le ramassage d'objets en avant du front seront appliquées aux objets recueillis sur le champ de bataille avec réduction d'un tiers, sauf en ce qui concerne

les armes recueillies par des corvées régulières, les cartouches et les caisses à cartouches, pour lesquelles il n'est pas alloué de primes.

c) OBJETS RECUEILLIS DANS LA ZONE DES ARMÉES  
Lettre n° 15,784 du 22 juillet 1916, 5,324 du 7 septembre 1916 et 19,377 du 22 octobre 1916.

Balles de cartouches D : prime collective de 10 fr. par 100 kilos. allouée à l'unité. Cette prime n'est toutefois pas allouée aux dépôts stationnés dans la zone des armées qui doivent effectuer ce ramassage conformément aux prescriptions de l'instruction du 11 juillet 1913 rappelée par dépêche ministérielle n° 78,074-2/3 du 24 mai 1916.

\*\*\*

PRIME COLLECTIVE AUX UNITÉS QUI, EN DEHORS DES CORVÉES RÉGULIÈRES, PROCÈDENT AU RAMASSAGE DES MÉTAUX :

Note n° 8,431/D.A. du 8 mars 1917. — (Dépêche ministérielle n° 38,104-2/3 du 5 mars 1917.)

Par 100 kilos.

Cuivre.....	10
Bronze, laiton, étuis de cartouches pour armes portatives et mitrailleuses.....	8
Aluminium.....	6
Zinc.....	5
Maillechort.....	3
Plomb.....	3
Fer, fonte, acier.....	75

Le Gérant : G. PUYCLOU.

Paris. — Imp. des Journaux officiels, 31, quai Voltaire.





Du Gafouilleur.

## LE PAYS DU FRONT

### La Blessure de Guerre à travers les âges

De L'HORIZON :

La blessure remonte à la plus haute antiquité. Ce n'est pas une invention de guerre, mais peut s'en faire. On n'en faisait en temps de paix qu'un usage exceptionnel. C'est à la guerre qu'elle doit son merveilleux épanouissement. Et, d'ailleurs, nous ne parlerons aujourd'hui que des blessures de guerre.

Qu'est-ce que la blessure de guerre ? La blessure de guerre est une piqûre.

Une piqûre du même ordre que la piqûre antityphoïdique. Vous connaissez le principe de l'immunisation par le vaccin. Cela consiste à vous injecter le microbe de la maladie dont on veut vous préserver.

Quand on vous a fait une piqûre antityphoïdique, par exemple vous ne pouvez plus attraper la fièvre typhoïde. Tout ce qu'on vous autorise à attraper, c'est la paratyphoïde — en vertu de cet axiome bien connu qu'il ne faut pas courir deux fièvres à la fois.

Eh bien ! dans la blessure de guerre, même méthode. On vous injecte quelques grammes d'acier ou de plomb à des doses variables... Oh ! je sais... il y a des réactions violentes... Tout le monde ne supporte pas également ce genre d'intervention... ça dépend des tempéraments et des doses... Mais lorsque la dose est bien proportionnée, quand il y a bonne piqûre — ce que vous appelez bonne blessure — le blessé est immunisé contre les balles, les obus, les torpilles et les gaz pour un temps, quelque fois assez long, qui se divise en deux périodes : la première, surveillée par les médecins, qui est le traitement proprement dit ; la seconde, que l'on désigne sous le nom de convalescence.

Chose très remarquable : l'immunisation est calculée de façon à durer jusqu'au jour du retour au front.

Dès que la piqûre anticassegueulique, — passez-moi l'expression technique — vient d'être faite, le blessé est emporté. Les blessés vigoureux s'emportent eux-mêmes. Les plus violents s'emportent même après les brancardiers qui ne viennent pas les emporter assez vite.

Le blessé prend aussitôt la direction de l'arrière. Premier relai au poste de secours. Là, on accroche à un bouton de sa capote un certificat de vaccination anticassegueulique, on lui demande son nom, sa classe, son numéro matricule — pour s'assurer que son articulation est en bon état — et on l'expédie au G. B. D.

Au G. B. D. on lui demande son nom, pour voir s'il a de la mémoire — et on le dirige sur une ambulance. A l'ambulance on lui demande son nom, sa classe et son nu-

méro matricule — pour voir s'il comprend la plaisanterie et on le met en route sur l'H. O. E. où on lui demande son nom, sa classe et son numéro matricule — pour voir s'il a bon caractère. — De là, on l'achemine enfin vers l'hôpital où une aimable personne lui demande... lui demande... lui demande... son nom, sa classe, son n... vous y êtes.

J. BOUSQUET.

### Odelette

De RIGOLBOCHE :

Parmi les plantes je préfère,  
La vigne, pour son doux nectar,  
Cuistot, va-t-en chez l'épicière  
Me prendre un bidon de pinard.

Qui me parle de ma misère ?  
Qui dit que la paix vient bien tard ?  
Je n'ai plus souci de la guerre,  
Verse-moi le vin à plein quart.

Par lui la grange s'illumine,  
Ses flots me donnent rouge mine,  
Sa chaleur m'anime, et je vois  
— Réverie exquise et troublante !  
A travers sa brume charmante  
Me sourire un joli minois.

A. LAFONT.

### Le Raté

De L'HOMME CASQUÉ :

Il vient des lignes avec fracas, comme s'il allait croquer tout le monde... et il fait, en touchant le sol, un petit « plouc ! » comique et bref...

L'obus non éclaté s'est rendu sans combattre ; c'est un déserteur ; on le méprise... Il s'en doute bien un peu puisqu'il cache sa tête...

Comme tous les prisonniers, on l'entoure, discrètement, d'un piquet... de déshonneur... On ne sait pas ce qu'il a dans le ventre...

A la brume, des loustics lui enlèvent sa ceinture... non pour l'envoyer au musée de Cluny, mais pour en extraire des bracelets, des chatons de bague, des coutelas lilliputiens...

L'obus non éclaté, à l'encontre des prisonniers ordinaires, n'est pas évacué sur l'intérieur... Le bon génie lui applique la loi martiale, sous forme d'un pétard à longue queue...

C'est la guerre... et le croquemitaine se dégonfle, tout bêtement, comme un crapaud saoulé par un havane.

### Le Chapon

Du POILU :

Les écrivains, les diplomates, les généraux, etc., s'accordent à reconnaître que le Chapon ne possède pas de vertus guerrières ; il serait incapable de reprendre Douaumont.

Jadis j'ai fréquenté beaucoup de ces bipèdes dont j'étais devenu possesseur à la suite d'une petite indécatesse qu'il est inutile de rappeler ici. A cette époque, j'avais passé brillamment ma licence en droit, mon doctorat d'histoire, mon agrégation des sciences et je venais d'être reçu docteur en médecine. Passionné pour la suggestion dont j'avais étudié les curieux phénomènes à la grande école de Charcot et de la foire de Neuilly, je voulus tenter un essai concluant sur mon chapon. Je l'installai dans un fauteuil, le regardai fixement dans les yeux et l'inondai de ma volonté. Au bout de sept minutes onze secondes, il se leva, se suicida, se pluma, se vida, se mit à la broche et vint se placer dans un plat préparé sur la table. L'expérience avait parfaitement réussi.



## La Science au Service de l'Agriculture

La science qui, au cours de cette tragique période de guerre, a perfectionné jusqu'au raffinement l'art de détruire, redeviendra, aux jours de paix, la servante docile et puissante de la production des choses utiles. Elle étendra ses bienfaits à toutes les branches de l'activité humaine.

L'agriculture, la première des industries, en sera comme révolutionnée. La production agricole deviendra scientifique.

Produire avec moins de peine, produire avec le maximum de bénéfices tel est l'éternel problème que la science résoudra demain à l'entière satisfaction des cultivateurs.

La plante apparaît comme une usine où s'élaborent les matières destinées à l'alimentation des hommes et du bétail. Les savants, chimistes, physiologistes, agronomes ont parfaitement étudié cette usine autrefois mystérieuse. Ils savent aujourd'hui comment elle est organisée, ravitaillée, comment le travail s'y répartit, quel en est le rendement. Ils sont arrivés parfois à perfectionner l'usine, c'est-à-dire la plante, au point d'obtenir des résultats merveilleux. C'est le cas par exemple de la betterave à sucre qui contient jusqu'à 30 p. 100 de sucre.

Au point de vue économique, le bétail peut être assimilé aux machines. Tout comme la locomotive qui reçoit du charbon pour produire de la force, la vache, par exemple, est une machine qui transforme l'herbe, le foin, la betterave, etc., en divers produits utiles : la force utilisée pour le labour, la traction, le lait, la viande consommée directement par l'homme.

De nombreux savants ont étudié cette machine. Ils savent comment elle travaille, transforme, digère, utilise les aliments. Ils en connaissent la durée, l'usure, le rendement.

La terre a été analysée, minutieusement étudiée. C'est un laboratoire, un magasin dont la visite est extrêmement intéressante.

Dans l'épaisseur du sol circulent des courants d'air, des courants d'eau, vivent des milliards de microbes qui travaillent activement à préparer à la racine les matériaux destinés à la construction et au travail de l'usine-plante.

Etudier tous ces phénomènes procure de l'émerveillement, attache à la terre, fait aimer la profession d'agriculteur dont le professeur Zolla disait dernièrement aux poilus toute la noblesse et l'utilité.

L'agriculteur intelligent, soucieux de ses

intérêts, vit et travaille en collaboration permanente avec ceux qui ont approfondi la science agricole. Comme l'usine et la mine, l'industrie agricole doit avoir ses ingénieurs spécialistes dont la mission est d'étudier, d'organiser, de calculer, de prévoir et de diriger.

Améliorer la terre par l'engrais et le travail, drainer, irriguer, trouver la machine qui dispense l'homme des travaux pénibles, choisir des plantes et des animaux bien adaptés au milieu, vigoureux, à grand rendement, procurer à ces êtres une alimentation économique, vaincre les maladies de toutes sortes deviendront choses aisées si les agriculteurs voulaient s'assurer le concours de leurs ingénieurs.

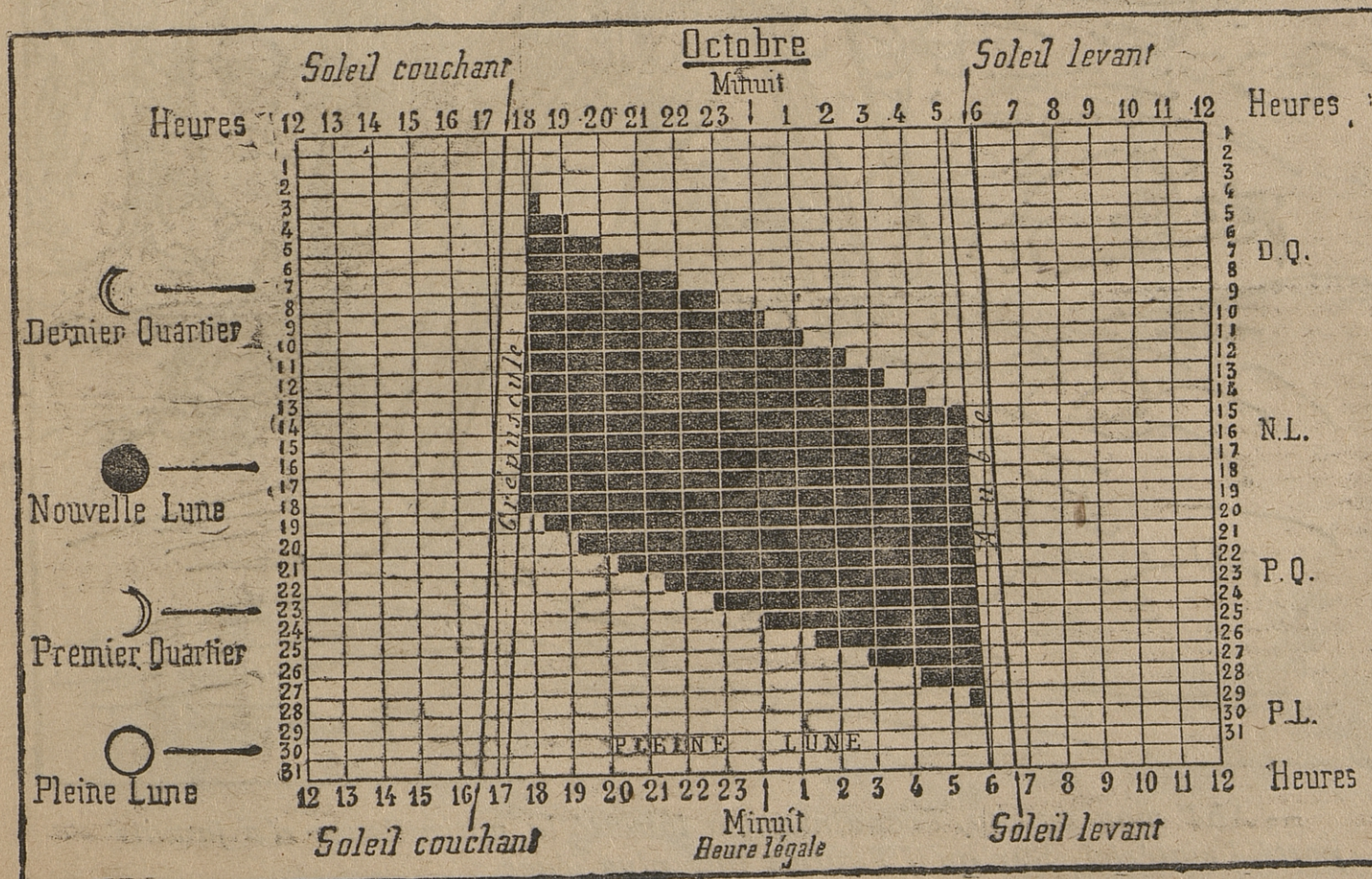
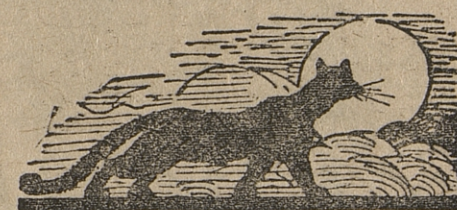
Établir une parfaite collaboration entre l'agriculteur et le savant, telle est la question capitale dont la solution apportera le bien-être à ceux qui vivent de la terre. Par l'école, la conférence, le journal agricole, répandu à profusion, la pratique de l'association sous toutes ses formes : coopération, syndicalisme, mutualité, nous atteindrons au but et ferons de notre France un pays plus riche, de nos agriculteurs des citoyens plus aisés, plus libres et plus heureux.

B. RAMBAUD.

## L'HEURE DU CLAIR DE LUNE

EN OCTOBRE

N. B. — Ce tableau est établi d'après l'heure d'été ; dès le retour à l'heure légale, il sera donc en avance d'une heure.





## Les Mitrailleurs



— Ah ! mon poteau, l'copain qui a inventé la mitrailleuse n'a jamais porté l'matériel. Sûr qu'il l'aurait fait plus léger.